

Décentralisation

ADMINISTRATION :

—
GUIGNOL II,
 Rédacteur en chef.

RÉDACTION :

I
 II
 III.



Indépendance

Bureaux

Cours de Broches, 11, à Pentresol.

De 2 heures à 4 heures.

DÉPÔTS :

A LYON, chez tous les Libraires ;
 A PARIS, chez Lucien Marpon
 Galeries de l'Odéon.

Paraissant le Dimanche

JOURNAL DE GNAFRON

Cousin de GUIGNOL

Concours Musical

GNAFRON ouvre un tournoi aux compositeurs de Lyon et autres villes.

Il s'agit de faire la musique de

La LYONNAISE, marseillaise du 19^e siècle, publiée dans le numéro 13 du journal.

GNAFRON s'engage à éditer l'œuvre musicale qui sera reconnue la meilleure.

Paraîtra irrévocablement, jeudi prochain.

LA LANTERNE MAGIQUE

BINETTES LYONNAISES

CAQUE-NANO, rédacteur en chef ;

LABASSET, directeur-gérant ;

MOUSSIER et A. GAILLARD, dessinateurs.

Journal illustré, avec chansons et musique inédites, paraissant tous les Jeudis

Le N° 1 de la Lanterne Magique n'a pas pu paraître le jeudi 26 octobre. — Pourquoi ? Inutile de le dire.

3^{me} DE GUIGNOL

AUX GONES DE LYON

Z'enfants !

Maintenant que j'ai t'ayu l'ême de vous faire comprendre ça que c'était que le conjongo et l'z'escartements que de fois que gn'a peuvent su-veni près de vos épouses, — sans margré ça vous engager à émité ces vilains céribataires que tournent le darnier z'aux joyes de la famille pour chasser au cœur volant avec de pourrônes en mettant leurs enfants à la Charité et la mère à la porte et que méritent, les roupillards, qu'on leur z'y frotte le crin, —

Velà que jc vas vour arranger ça en charabia

de St-Georges que n'en vaut ben un aut', au sujet des petits gones des gros bargeois.

Velà le chapitre :

L'enfant, ce don de Guieu, ce rayon du fier-à-maman incarcéré dans le sein maternel, met de m'mans que gn'a à de z'épreuves ousque on voit que le poupon est un embarras, un ostacle. Leur z'y faut aller voir les recules, et se lantibardanner dans les thîâtres et dans c'te boutique à rigodons qu'on nomme l'Alcaza ; vite on se débarrasse, en reflant à sa porgéniture,

.....par d'autres mains lavée....

Comme dit un M'ssieu que fait des vers en poesie, une gaillarde de nourrice que li donne à torcher et li serve de vache laitière.

Si ben qu'après avoir gandoyé volontairement l'ordre de la nature et s'être laissé z'emboimer par le guiable, on renonce au titre de mère que s'escanne de votre cœur et que pus tard devient l'feu de l'enfer ; pace que la cogne que se rebiffe à être mère par le sang qu'est le lait renonce à faire cabrioler la pus douce jouissance dans son estome ; c'est z'à dire aux caresses de s'n'enfant, et que ben loin d'être heureuse à s'n'en reliché les babines, elle va se roqué z'au boutarou de la vie.

Oui, femme, vrai loup de poivre ! Cogne-toi la poitrine ; te ne vois donc pas, s'chue borgnasse, que ces coquemets et ces risettes de jubilation que commencent à une oreille et que finissent à l'autre, que deviont te payer cent fois la peine, en fesant capidonner ton cœur universellement, une aut' les recevra, celle qui a l'accepté pour de monnoie le rôle z'assigné z'à la vraie m'man, celle que le vide de sa profonde li oblige à louer son sein aux fils du riche bargeois ?

Mais, nom d'un rat ! sera-t'y donc fatalement z'écrit partout, dans ce monde habitacle que marche tout de guingoi, que le pauvre nourrira toujou le riche ?

Guieu ne se lassera-t'y pas d'accorder d'z'enfants à celles que ça ne leur z'y fait pas pus qu'un matefaim su le rocher de Pierre-Scize et que tri-chent dans le jeu ?

Et qui vous dit que l'escanement du lait n'est pas une punition à la guenille clomorphisée que n'a pas voulu nourri son pormier ?

Ah ! si je vous détrancannais la chose des châ-timents auxquels vous vous exposez si légèrement, ça vous ferait ben canner !

Quand on a empoigné le paquet, faut le chiner !

Ah ! bon, vela une petite dame que j'appie :

— M'ssieu Guignol 2, mais vous ne savez donc pas que j'ai un mequié à teni et que je ne pis pas nourri m'n'enfant ; j'ai z'été feurecée de le mettre en nourrice.

— M'ame, que je li rubrique, ça n'est pas m'n'intention de piautrer le beau sexe sous mes pieds. Vela ça que n'en est : Vous n'êtes pas rien coupable des bêtises de c'te animal qu'on appelle la Sorciété. Si tout allait mieux que ça n'va avec vos instirtutions ous qu'y gn'a pas mal de choses que clochent, vous ne seriez pas obligée de teni boutique ; le travail de votre mari suffirait z'à vous nourri vous et vos enfants, et vous pourriez vous livrer aux douces occupations pour lesquelles vous êtes faite. Ce reproche, je n'le fais pas pus à vous qu'aux panvres ouvrières que sont z'obligées de prendre su leur sommeil pour gagner un pain z'amer. Je n' m'adresse qu'aux bambannes de femmes, z'à ces raves-cuites que n'ont ni cul ni tête et que ne remplissent pas leurs devoirs, par manière de vartigolerie, quoi !

Atout, m'ames !

Su ce je ferme le portail jusqu'à dimanche.

GUIGNOL II

RÉCEPTION

D'UN

Chevalier Humanitaire.

On écrit à Gnafron :

Cambrai, 20 Octobre 1865.

MARTIN DE CAMBRAI à GNAFRON DE LYON.

Mon cher Gnafron,
 Dans quelques jours mon premier numéro va paraître ; j'estimerais peu loyal de ne pas te dire la part qui te revient dans

L'œuvre que j'ai entreprise : *Ingenui pudoris est fateri per quos profeceris.*

Pendant mon séjour à Lyon je t'ai connu ; j'aimais tes allures franches et vives ; je m'amusais beaucoup de la manière pleine de verve dont tu flétrissais les vices et les travers. De retour chez moi, j'ai résolu de suivre ton exemple, mon cher Gnafron ; aussi ton programme est le mien :

Oui, comme toi, je veux l'indépendance de la province, et me faire le tourmenteur du vice insolent et le vengeur de l'honnêteté opprimée ! La voie que tu m'as ouverte je saura la suivre.

Je te demande ton haut Patronage, ne me le refuse pas, mon cher Gnafron, et accepte la main que te tend en signe d'amitié et de remerciement celui qui toujours veut se montrer digne d'être nommé ton ami et ton frère.

J'attends de toi, mon cher Gnafron, une parole d'encouragement : si j'obtiens cette faveur, tous mes vœux seront accomplis.

MARTIN DE CAMBRAI.

Bien !

Arrive ici, Martin de Cambrai, — Gnafron de Lyon te fait Chevalier humanitaire et Grand-croix de l'ordre des Guignols-Gnafrons !

Tu sais à quoi ce double titre t'oblige, à quelles dures épreuves tu es réservé, et quels combats tu auras à livrer.

Mais ne crains rien, l'HUMANITÉ, ta sainte mère veille sur toi !

GNAFRON.

GNAFRON MÉDIUM.

Dialogue des Morts

REVUE NÉCROLOGIQUE

Caron, le vieux nocher préposé par Pluton, roi des Enfers, au passage du fleuve de l'Achéron qui limite le sombre empire, donne cours à sa mauvaise humeur concernant le choix déplorable des Ombres que Lyon lui adresse, et dont la masse se compose d'ex-abonnés aux publications... sérieuses de la localité et d'ailleurs.

CARON

Lyon depuis longtemps, en dépit de Pluton, Ne m'envoie ici-bas que gens de mauvais ton ; Ce sont tous mannequins bourrés de cent sottises Qu'ils ont couru puiser dans ce sac à bêtises Dont le fond, croyaient-ils, renfermait le Progrès ! Ou, du Salut public fiers d'aider au succès,

FEUILLETON DU JOURNAL DE GNAFRON.

LE TEINTURIER DE LYON*

XIV.

Celui qui entra était un lithographe, bien connu des Commerçants de notre ville, qui formaient sa principale clientèle.

— Ah ! c'est M. Genthon, fit Madame Aubertin.

Spazine lui présenta un siège.

— Non, je vous remercie, dit-il, je ne m'arrête pas. La santé et les affaires vont bien ? et M. Aubertin ?

— Il y a huit jours, répondit Madame Aubertin que mon mari est parti ; nous l'attendons demain, peut-être même va-t-il arriver ce soir.

— Faites lui mes compliments, je vous prie, dit le lithographe. Je vous apporte vos cinq cents mandats.

Madame Aubertin parut étonnée.

— Cinq cents mandats pour nous !.. Vous vous trompez, la moitié nous reste encore des derniers cinq cents que vous nous avez livrés.

— Comment ! reprit le lithographe, c'est Monsieur votre fils, lui-même, qui est venu me les commander !..

— Notre fils ?.. et quand cela ? demanda Madame Aubertin.

— Mais.. il y a sept jours.. il a même dit que vous aviez le plus pressant besoin de ces mandats.

— Que m'apprenez-vous ? s'écria Madame Aubertin.

— Et sur ses instances, nous lui en avons tiré quelques uns.

— Vous les lui avez remis ?

— Ai-je mal fait ?

— Mon Dieu ! quel soupçon !.. pensa Madame Aubertin.

(* Voir les Nos 6, 7, 8, 10, 11, 12, 13 et 14 du journal.

Ils ont pris d'un Courrier les bottes de sept lieues ; Mais semblables, hélas ! aux facteurs de banlieues, Ils n'ont fait que trotter, aller et revenir, Et beaucoup transpirer.. des pieds ; pour en finir Ils tombent en ces lieux, atteints de mal.. chronique, Gros de ventre souvent, mais tous d'esprit étique... Il me vient chaque mois aussi des malheureux

Qui meurent engourdis par le suc soporeux Exprimé d'une Feuille innocente à la vue, Mais dont l'acreté doit subir une Revue !

D'autres, qui pour Thémis sont tout bourse et tout Croyant trouver en elle un parfait Moniteur, [cœur, Suivent de ce Mentor les détours les plus sombres, S'endorment sur sa foi, mais se réveillent.. Ombres ! Ombres sont leurs écus, ombre aussi leur esprit, Fidèle miroir d'un judiciaire écrit !..

Et tous ces Chevaliers de la Triste Figure, Au cerveau détraqué par leur sottise lecture, Qu'un lettré parisien, s'il les pousse en avant, Ferait battre au besoin contre un moulin à vent, Ils terminent ici leur fade destinée

Sans avoir pu saisir cette autre Dulcinée Qui se nomme pour tous la fée Instruction !.. Brochures de Paris, grands journaux de Lyon Ont fait suivre à ces gens une rugueuse pente, Ils ont été pour eux comme une Rossinante

Qui pour les amener de la vie à trépas, Ne leur a ménagé ni chutes ni faux pas... Les voici démontés et morts !.. Qu'en faut-il faire ?

Ministres de Pluton, venez, c'est votre affaire ! Vous, lecteurs à trois sous, allons, payez d'abord Par le prix d'un journal votre passage à bord ! Mais quelqu'un parle au loin...

GUIGNOL, se communiquant à lui-même ses réflexions

..Chaque teinturerie,

Rejetant dans la Saône un eau sale et noircie, La rendait si semblable au fangeux Achéron Que je me crois encor sur un quai de Lyon. Pouah ! l'on respire ici les miasmes de la Lône, Et je vais m'égarer dans les brouillards du Rhône !, (prenant un ton goguenard)

O mon pays natal, c'est donc toi que je vois, Moins ton peuple, ton bruit, tes murs et tes octrois !. Ohé, là ! du bateau ! Je veux passer la traילה.

tin. Ah ! pauvre mère ne laisse pas soupçonner que ton fils... et elle s'empressa de répondre : — Oh ! non, non, c'est vrai, j'oubliais... C'est Aubertin, oui, qui lui en a donné l'ordre dans sa dernière lettre...

— Aussi, je ne comprenais pas... M. Camille est un si charmant jeune homme !

— Oh ! se dit Madame Aubertin, cet homme s'en ira-t-il !

— Allons, je vous laisse, Mesdames, votre serviteur. Il salua et sortit.

— Enfin !.. s'écria Madame Aubertin. Elle alla fermer la porte, puis elle demanda vivement et comme folle, à Spazine où était le papier qu'on avait apporté de la banque V^e Guérin.

— Sur votre bureau, répondit la jeune fille. Madame Aubertin le prit.

— J'ai peur... que vais je apprendre ?.. elle lut : « Contre un mandat, ordre V^e Guérin, signé Aubertin, avancé 1,000 francs. » Elle poussa un cri : — Ah ! faussaire ! faussaire !..

Et la pauvre mère tomba anéantie, se voilant le visage de ses mains.

— Que dites-vous, Grand Dieu ! dit Spazine. — Faussaire !.. il ne m'est plus permis de douter !.. là, là, le chiffre fatal ! Il a contrefait la signature de son père sur un de ces mandats qu'il s'est procurés chez notre lithographe... Mon fils sur la route du crime !.. oh ! il a bien fait alors de ne pas vouloir me reconnaître, car je l'aurais renié pour mon enfant ; car je l'aurais maudit... non !.. non !.. je ne suis plus sa mère !..

— Ah ! grâce pour lui !.. fit Spazine en tombant à genoux.

— Grâce ?

— Il reviendra repentant, et le repentir est encore de l'innocence...

— Lorsqu'en pleine jeunesse, le sentiment de l'honneur ne bout pas dans les veines... vois-tu, c'est que la sève manque sous l'écorce !.. On s'habitue à la honte, on vieillit sous l'opprobre, et l'on ne remonte jamais là

CARON

Par ici, mon ami !

GUIGNOL, s'approchant

Ta jugeotte déraïlle,

Tu n'es pas mon ami d'abord, sais ça, mon bon ; Je n'en avais qu'un seul, et c'est mon vieux Gnafron, Qui sitôt qu'il a vu du seuil de sa boutique Que j'avais tourné l'œil en avalant ma trique Et qu'on m'insultait mort jusqu'à mon entre-sol, S'est dit : — Je vengerai feu mon ami Guignol ! Lors, de mes ennemis pour conserver la piste, Le tire-pied en main, il s'est fait journaliste... J'ai bien encor là-haut deux chers petits bessons, Mais il manque à l'un d'eux ma trique et mes leçons Afin de chapoter plus dru sur la canaille ; Et l'autre, je le crains ne fera rien qui vaille, S'il n'apprend de Gnafron l'art de bien regrotter... Pauvres petits oiseaux, ils voudraient bien voler, Mais il n'a point poussé de plumes à leurs ailes, S'ils se tiennent en l'air ce n'est que par ficelles ; Privés de la becquée, hélas ! pour se nourrir, Ils n'ont plus que le souffle et vont bientôt mourir ! En vain leur corps chétif à grands cris me réclame, Pour prolonger leur vie il leur faudrait mon âme, Mais c'est mon vieil ami qui l'a reçue en don, Et si Guignol est mort, il revit dans Gnafron,

CARON

Et moi qui te croyais immortel dans ton être...

GUIGNOL

Immortel as-tu dit ? Je le suis, je veux l'être !..

Lyon, ma dynastie est fixée à ton sol, Quand Guignol est mort, crie encor : Vive Guignol ! Qu'importe à tes enfants ma terrestre dépouille ; D'un corps déjà trop vieux mon esprit se dérouille, Et s'allant retremper dans un sang généreux Il me fera revivre au nom de GUIGNOL DEUX !.. Mais ce n'est point le lieu de parler prophétie, Et je me laisse aller à trop de rêverie...

Dis-moi, mon vieux nocher, as-tu place en ta barque Pour un nombreux troupeau qu'à ton bas-port je par-

CARON

[que ?

Amène, et nous verrons.

GUIGNOL, s'adressant à Caron

Ça, les autres, venez,

pente fatale ! Enfant, tu me supplies de lui rendre ma tendresse, mais l'honneur qui le lui rendra ?.. l'honneur, entends-tu bien, qui est plus nécessaire que l'air qu'on respire !.. Une tache sur le nom des Aubertin : mais la probité, c'est le seul blason de ceux qui vivent de leur travail !.. Et nous révisions pour lui la célébrité d'un artiste !.. la gloire !.. Il y a quelque chose de plus solide et de plus enviable, c'est une réputation d'honnête homme, c'est un nom sans tache... je l'avais pourtant nourri du lait vaillant et robuste qui fait les hommes de bien... Il paraît que bon sang peut mentir, puisque mon fils a chancelé dans la route !.. Ah ! pourquoi suis-je deux fois sa mère ?.. pour que les coups qu'il me porte, soient doublement affreux !.. doublement mortels !..

— Oh ! vous êtes sans pitié pour vous et pour lui... Une bonne action, insista Spazine, a peut être été la seule cause...

— On n'a pas besoin de se détourner du droit chemin, pour faire une bonne action... La passion de jeu... qui sait... des mauvais conseils ont pu...

A ce moment on frappa à la porte. — Si c'était Camille ! s'écria Spazine, et elle alla pour ouvrir.

Madame Aubertin l'arrêta :

— A cette heure, ce ne peut être que son père qui arrive... Mon mari, dans ce moment, mon Dieu !.. lui qui se promet les joies du retour, les baisers de sa femme et de son fils... son fils, il va me le demander !.. que lui répondre !.. je reculerais devant sa douleur, je n'aurais jamais le courage... Vous Spazine, préparez-le... que le ciel vous inspire !

Et Madame Aubertin disparut dans un cabinet atten-

de C...

(La suite au prochain numéro.)

Faites le saut de carpe et sans tordre le nez.
Hein, que dis-tu, Caron de cette longue queue ?
Leur file tiendrait bien l'espace d'une lieue.
Tu ris ?

TALONNIER

CARON

Oui, de leur mine,

GUIGNOL

Ah ! c'est pas l'embarras,

On dirait les rebuts de cent charabarras !

Hélas ! c'est que ma trique éreinta leur échine,

Et par suite ils ne sont bons que pour Laracine.

Passez, et qu'on vous compte, êtres pestiférés

Tombés sous mon gourdin, à tour de rôle entrez,

Qu'on juge de vos traits à la rouge lumière

Qui du four de l'enfer s'échappe et vous éclaire.

Vicieux de tout sexe, exploiters de tout rang,

Ce que vous avez pris, c'est ici qu'on le rend !..

Mais d'abord, vieux Caron, de cette paperasse

Qui gêne en ton bateau fais moi donc une liasse :

Le Progrès est éteint sur ces bords ténébreux,

Le Salut un non-sens dans ces sinistres lieux,

Et la Mort au Courrier se pose en concurrence.

S'il faut une Revue on a sa conscience.

Pluton n'a pas besoin, lorsqu'il rend ses arrêts,

Qu'un fade Moniteur les dise à ses sujets.

Ici l'on ne lit point de ces œuvres tronquées

Que par amour du gain Paris a fabriquées.

Tout ce paquet à l'eau !.. C'est assez de ces gens

Que j'amène, Caron, pour occuper tes bancs.

CARON

Bah ! pour qu'ils entrent tous, on les serre et resserre,

Ce n'est pas, que je crois, marchandise si chère !

Écrit sous la dictée fiévreuse de GNAFRON

: par son disciple en spiritisme,

EMPORTE-PIÈCE.

Lanterne magique de Gnafron.

PIÈCE CURIEUSE!

Vilain-Museau.

Tout Lyon le connaît. C'est un entrepreneur de ces buvettes où le vice se débite en même temps que les petits verres à 15 centimes; possesseur d'un très mince avoir à son début dans le commerce, il sut se faire une position aisée en opérant la traite des Blanches sous le couvert de sa patente de buvetier. Attirant, par l'appât de fallacieuses promesses des jeunes filles innocentes, privées de familles et forcées de vivre, il en fit, non seulement des biches, mais des cocottes, et pis encore. Aussi la race des cocodès lui en est grandement reconnaissante et doit lui élever incessamment une statue à l'angle d'une rue que je ne veux pas nommer, mais dont on a sans doute déjà deviné le nom.

En attendant l'érection du monument je vais exquissier la silhouette du personnage et vous conter la bien triste histoire de l'une de ses victimes.

Vilain-Museau est petit, mince, aux allures repoussantes; ses deux yeux, convoitant le lûcre et la débauche, sont cachés sous des lunettes d'une couleur aussi douteuse que celle de sa peau. Enfin pardessus tout, un air de... suffit, vous comprenez...

Quant à la pauvre héroïne dont je veux vous entretenir, c'était bien la plus naïve enfant que l'on puisse imaginer. Simple, jusqu'à l'extrême elle quittait un jour le toit paternel pour fuir la colère d'une marâtre qui lui faisait endurer les plus mauvais traitements et se plaçait chez un honorable commerçant en qualité d'ouvrière. Là ses bons services furent très bien appréciés, et peu à peu, elle fût regardée comme la fille de la maison. Mais hélas ! ainsi que le plus beau jour se change parfois en un jour d'orage, le démon du mal devait ravir à la vertu l'être qui la pratiquait si bien !. — Une voisine dont l'imprévoyante Anna ne comprit pas les mauvais desseins lui mit en tête le projet de quitter sa famille d'adoption et de vivre seule et maîtresse de ses actions. Fascinée par un avenir doré, et les larmes aux yeux elle alla, je ne sais plus où, et vécut pendant quelque temps d'une manière irréprochable. Pourtant le travail vint à lui manquer, les nécessités de l'exis-

tence se firent sentir, et M. Vilain-Museau apparut. Il proposa un emploi de dame de comptoir qui fut accepté faute de mieux; de dame de comptoir le maître de céans lui fit successivement servir les habitués, rincer les verres et laver les vitres, pendant que ses Clients, alléchés par la vue d'un joli minois augmentaient chaque jour. Dans un milieu aussi abject, il arriva ce qui devait arriver, Anna succomba ! Cependant, ce ne fut jamais une cocotte, ce fût une victime de la fatalité. — Aujourd'hui, la blonde Nini, comme l'avait surnommée la clientèle de la buvette, a perdu sa gaité, son franc sourire, et sur ses joues amaigries se lit l'expression d'une profonde mélancolie que l'on devine tournée vers le passé !

Que voulcz-vous, il faut bien que M. Vilain-Museau fasse ses affaires !..

VIEUX CUIR

Notre Gérant au Sifflet.

On lit dans le Sifflet :

1° — Nous ne parlerons pas de la vie privée de ces écrivains de la bohème Lyonnaise. Autorisés par leur exemple, nous pourrions y pratiquer des fouilles qui ne manqueraient pas d'une certaine saveur.

Le Père Coquard l'a déjà dit. Pour Dieu, Messieurs, je vous en prie, faites donc ! Mais malheur à celui qui se trompera ! On sait votre adresse.

2° — Quelques-uns des individus désignés, poussant leurs courageux principes jusqu'à nier à grands cris toute participation à cette œuvre, etc....

Suis-je en cause par hasard moi, Charnal-Caque-Nano ?

3° — Quant aux imitateurs de la littérature de Water-Closet inaugurée par le journal de Guignol, nous les diviserons en deux classes : 1° ceux qui allient la bêtise à la méchanceté; le journal de Gnafron semble appartenir à cette 1^{re} catégorie.

Water-Closet, en effet, Messieurs, Cambronne seul pourrait vous répondre à ce sujet.

4° — Nous allons exercer contre chacune de ces feuilles, le droit au sifflet. L'opinion publique dont nous avons la prétention d'être le fidèle écho, nous soutient dans cette exécution.

L'opinion publique ? histrions !

5° — Ennemis-nés de ces polémiques écœurantes où l'on n'a rien à gagner quand les adversaires n'ont rien à perdre...

Je ne tends la main à personne, que je sache; vous, Messieurs, pouvez-vous en dire autant ?

6° — Nous affirmons à nos lecteurs que le Sifflet n'aura qu'un seul N°.

La flèche du Parthe, parbleu !

9 — Et maintenant, à bas les masques !

Et les vôtres, Messieurs ? Vous attaquez un homme à visage découvert, ce me semble. A qui croyez-vous donc monter le coup ?

10 — Le journal de Guignol : Le personnage drolatique dont MM. Barrillot et consorts, etc....

Paroles pour accompagner un air de mirilton trouvé dans la cruche du passage Gay.

11 — La saine propagande du journal de Guignol masquait tout simplement de misérables échecs d'amour-propre...

Les fondateurs du Guignol et du Gnafron ont pensé d'abord au peuple, et non à eux. Mais afin d'éclairer la question, une bonne fois, j'affirme que pour se faire un nom aujourd'hui à Paris, il faut être...

Or ceux qui ne sont pas pressés ne tiennent pas plus à s'avilir qu'à risquer quelque chose. Ce sont les sages.

12 — A peu près au même moment, M. Charnal autre dramaturge du même acabit que M. Barrillot, se voyait refuser au grand théâtre de Lyon une comédie dont M. Harel, directeur des Folies-dramatiques (à Paris) s'était d'abord méfié.

Quand on avance un fait, il faut en être sûr. Je n'ai jamais eu de pièce refusée par le sieur Raphaël Félix; un de mes ouvrages dramatiques, un drame

en vers et non une comédie, intitulé *Colbert et Fouquet*, lui fut présenté, non par moi, mais par une de nos gloires lyonnaises; le sieur Félix s'empressa d'accepter le drame. Les copies étaient faites, les rôles distribués, quand je crus devoir retirer ma pièce. Pourquoi ? Vous êtes trop curieux, Messieurs.

CHARNAL-CAQUE-NANO.

(Suite au prochain numéro.)

A MM. les gentilshommes très-ordinaires

DU

PROGRÈS

TOMBÉ EN QUENOUILLE.

La lettre de M. Alfred Borriglione avocat à Nice, insérée dans votre n° de jeudi 19 courant, m'a appris vos façons d'agir, chers Maîtres de la démocratie, entrepreneurs et accapareurs exclusifs du Progrès humain.

Ah ! c'est comme ça ! A l'apparition d'un nouveau confrère vous niez fraternellement son existence. Parbleu ! — « un confrère ! Tombons lui dessus ! » N'est-ce pas, Messieurs ?

C'est légèrement e....., vous en conviendrez, de la part de gens comme vous, posant pour le principe !

Bah ! depuis 48 on en a bien vu d'autres.

Je n'ajouterai rien à la spirituelle leçon que vous avez reçue, et j'expédie, train-express, une cordiale poignée de main à l'adresse de M. Borriglione qui vous a dit vos petites vérités.

Mais là, ce qui me fait rire, oh ! mais rire à m'en tenir les côtes, ce sont ces deux fautes de style que vous avez eu grand soin de faire imprimer en italique, probablement parce que M. Borriglione est italien.

C'est une attention délicate, c'est clair, j'en conviens.

Les peuples sont pour vous des frères,

Grotesques pédants ! risibles cuistres !

Eh bien ! Grammairiens démocrates, si vous allez jamais prêcher vos immortels principes tricolores et multicolores, à l'étranger, tachez, en parlant la langue du pays, de ne pas risquer plus d'erreurs... grammaticales que l'avocat italien Borriglione, lorsqu'il écrit en français.

Sur ce, je bois à vos sultanes, mes Gentilshommes !
GNAFRON.

AVIS

M. F. G., quai de Retz, à qui il a été ramené un chien trouvé à 10 kilomètres de Lyon, et qui pour toute récompense n'a donné que des remerciements, est prié de faire payer la course au bureau du journal, s'il ne veut pas se voir nommé en toutes lettres dans notre prochain numéro.

M. S., archiviste de la Charité, est invité à réfréner sa passion pour les livres rares, et à restituer, en bon état, un ouvrage de *Berolade de Verville* à son propriétaire, s'il tient à s'éviter le désagrément de la justice-de-paix.

GNAFRON, ayant appris que des *intrigants*, se disant de la rédaction des petits journaux de Lyon, pratiquaient depuis quelque temps le *chantage* sur la plus haute gamme, avec vocalises et dans tous les tons, — prie instamment les personnes que l'on chercherait à exploiter de la sorte, d'écrire au journal, en désignant les individus.

AU SIFFLET

Le *Sifflet* doit être l'œuvre de quelques-uns de ces représentants des saines doctrines, qui depuis quelque temps poussent comme des champignons, lesquels ont éprouvé la nécessité de tripoter une petite spéculation.

Malheureusement pour les auteurs de ce fœtus rachitique, il paraît que la librairie a constaté un fiasco davenporien.

Qu'avez-vous cherché, Messieurs ?

A décourager ces quelques écrivains qui tentent de faire triompher une devise progressiste.

Vous avez espéré par vos railleries ineptes et vos appréciations d'épiciers faire rentrer sous terre des adversaires que vous supposez peu sérieux.

Vous vous êtes grossièrement fourvoyés; non seulement on a ri de votre rage impuissante, mais on n'a pas daigné prêter à vos sottises l'attention qu'elles ne méritaient pas.

Moi, j'ai cru y voir plus qu'une spéculation interlope, plus qu'un coup de pied de l'âne, plus qu'une fanfaronnade de pédants myrmidons; j'ai cru y découvrir cet esprit bas et méchant qui fait attaquer d'instinct et par les gens qui craignent la lumière, ceux qui franchement, au lieu de se courber et de ramper à l'ombre, affichent en plein soleil un programme d'affranchissement intellectuel.

Vous avez quelques phrases, qui dépouillées d'une phraséologie plus sottise qu'ingénieuse, sont votre condamnation.

Et d'abord, quels sont ces « quelques honnêtes gens pris de dégoût » ? — Vous sans doute; mais en êtes-vous bien sûrs? Quant à vos adversaires, ils sont malhonnêtes.

Vous insultez avant de réfuter et de combattre.

Puis, vous parlez de la presse honorable « qui a répondu par un silence méprisant aux provocations des feuilles malpropres. »

Feriez-vous partie de la presse honorable?

Quant à son silence méprisant, nous savons ce qu'il signifie, et nous ne confondons pas sur ce chapitre vessie avec lanterne, dignité avec abonnement.

Quant à cette appellation de feuille malpropre, elle peut s'attribuer à vous, comme à beaucoup de confrères, puisqu'il ne s'agit que de se vendre deux sous et de ne pas être timbré pour être une feuille malpropre.

Il paraît que vous êtes chargés de faire accomplir les digestions que nous empêchons; nous croyons au contraire que votre utilité les suit plutôt qu'elle ne les précède.

Vous accusez vos adversaires d'insulte et de langage des halles, votre vertueuse indignation qui proserit pour les autres la médisance, aurait dû vous préserver de la calomnie pour vous-mêmes.

Mais le seigneur *Basile*, un de vos devanciers, a dit: « Calomniez, il en reste toujours quelque chose. »

Et vous vous en ressouvenez.

Gens sans convictions, sans croyances, et heureusement sans esprit, vous avez tort de vous poser en champions de l'opinion publique dont vous vous prétendez être l'écho fidèle, et de vous dire soutenus dans votre exécution; votre outrecuidance est sottise, quand on a derrière soi l'opinion, on ne se déclare pas si franchement « ennemis des polimiques écœurantes » et on ne lance pas sournoisement le caillou pris dans le mur derrière lequel on se cache.

L'exécution qui se fera, c'est celle de vos platitudes, et vous allez voir que celui qui rit le plus large n'est pas toujours celui qui rit le premier.

Organe de l'opinion?

Elle doit être jolie cette opinion! L'opinion de qui? l'opinion de quoi? car il y a aussi la fausse monnaie de l'opinion.

Ah! j'oubliai celle de MM. les bonnetiers qui craignent pour leurs commis! allez, la bohème littéraire et lyonnaise, n'en arrachera qu'un petit nombre, à votre paternelle petite niche et à vos larges gratifications d'inventaires; vous ne manquerez pas pour cela de sujets comme on dit, en langage hippique.

Tout au plus nos journaux ont-ils le privilège de les égayer quelque peu, ce n'est pas notre faute, si c'est quelquefois à vos dépens. Du reste, que signifient vos terreurs! Vous proclamez trop haut la bêtise et l'impuissance de nos petites feuilles pour qu'on

puisse craindre que vos jeunes gens ne s'y décrétoisissent.

Vous n'avez qu'une chose à faire, c'est d'exiger d'eux la lecture du *Constitutionnel*, de la *France*, de la *Patrie* du *petit Journal*, et du *Progrès*. C'est clair..

Quelques uns d'entre vous joindront cette condition spéciale au billet de confession.

Puis vient la décentralisation ?

Est-ce que par hasard, ces hommes que vous connaissez et dont les noms figurent en tête d'un récent programme décentralisateur; seraient « des impuissants, des incompris à l'âme jalouse, des aboyeurs de carrefours, grisés par une popularité de mauvais aloi ? »

Parmi tous ces hommes il en est plusieurs, je le sais, qui doivent vous déplaire à cause de leur profonde shakespéarienne.

Il est de fait que c'est aujourd'hui d'un bien mauvais goût.

C'est à ne plus oser s'appeler Victor Hugo !

Du reste Shakespeare est un sauvage abruti par le gin et l'ale, et Corneille, (pardon de Corneille ni plus ni moins que M. de Charnal), faisait raccommo-der ses souliers par le *gnafron* du coin. Dans les salons des gens honnêtes, quand il est question de tous ces individus on fait une moue de profond ennui.

Ah! parlez moi de M. Sardou! voilà un homme de génie, un penseur profond! aussi il est décoré. C'est du reste l'avis de MM. Raphaël Félix et Collomb.

La décentralisation fait partie du bagage de l'Humanité qui est en marche! sachez le, pauvres pygmées salariés du *Sifflet*.

Peut-être, péchez vous par ignorance.

C'est dégoûtant il faut tout vous dire, il est vrai que vous mettez bien l'orthographe, le 2^{me} garçon de mon coiffeur aussi, à l'avenir je lui donnerai mes copies, il s'y entend. C'est une qualité qui n'est pas donnée à tout le monde.

Drôle tout de même, votre réclame typographique.

Ah! la lumière vous épouvante, prenez garde, mes gaillards, qu'on ne vous envoie un rayon électrique qui vous fasse regagner la tanière dont vous êtes bêtement sortis.

Avant de se poser les poings sur les hanches, il faut se demander si l'on a du cœur et se tâter les muscles. Or vous en manquez, mes faux bonshommes.

Vous avez le tort de n'être pas redoutables, et votre cerveau n'avait pas besoin de passer par ce four pour être desséché.

Allon, rentrez dans l'obscurité qui vous est propre, mordez vous les doigts fortement de votre malheureuse bévue, et si quelque chose peut vous consoler de servir de risée à toute une ville, de tête de turc à nos plaisanteries, et de cible à nombre d'épigrammes, que ce soit ce mot inoffensif qui court sur votre entreprise.

— « Oh le *Sifflet*, c'est Raphaël qui a voulu se venger! »

CHRYSOSTOME BIGORNE.

Le 14 octobre 1865

Monsieur le Rédacteur en chef,

Le *Père Coquard*, dans son dernier numéro, pose deux problèmes dont voici les solutions:

PREMIER PROBLÈME

Réponse. — Le joueur possédant 6 fr. 50 cent.

$$\begin{aligned} 6,50 \times 2 &= 13 - 8 &= 5 \\ 5 &\times 2 &= 10 - 7,50 &= 2,50 \\ 2,50 \times 2 &= 5 - 5 &= 0,00 \end{aligned}$$

SECOND PROBLÈME

15	8	1	6	15
	3	5	7	
	4	9	2	
15	15	15	15	15

Espérons que le *Père Coquard* renoncera à vouloir nous faire de son journal un cours de mathématiques à la portée des enfants à la mamelle.



GUIGNOLET

On nous écrit :

Lyon 21 octobre 1865,

Mon cher *Gnafron*,

Encore un nouveau journal : le *Sifflet* !! Ah! par exemple, celui-là a bien choisi le titre qui convenait à son rôle.

Dans la Comédie humaine, il n'y a rien de plus vénal que la claque et le sifflet. Ceux qui travaillent sur cette partie, sont aux ordres de la pratique : si l'on est payé pour la claque, on claque; si l'on est payé pour le sifflet, on siffle.

Je demanderai au journal le *Sifflet* combien il a été payé par..... ?

Le journal le *Sifflet* ne paraîtra qu'une fois !

Et il a raison : tout ce qui est honteux doit se cacher au plus vite, après avoir eu l'impudence de se montrer.

Qui ne connaît l'éloquent plaidoyer de Victor Hugo pour l'abolition de la peine de mort ?

En parlant de la Guillotine il dit :

« Ce hideux instrument

« et disparaît après

« Avoir fait son coup

Le *Sifflet* lui aussi disparaît après avoir fait le sien.

Mais votre coup a porté à faux, Messieurs du *Sifflet*, le bon sens du public en a fait justice, et, comme au théâtre, quand il y a une cabale, quand les sifflets sont payés, le public crie : — à bas le sifflet !

Un ami,

A. GRATECOURT.

N.B. — Ce que j'écris dans cette lettre est non seulement mon opinion personnelle, mais ces quelques lignes m'ont été suggérées et même demandées avec instance par mes nombreux amis, qui ont été indignés de l'insolence du *Sifflet* envers *Guignolet* et *Gnafron*; je ne suis que leur interprète auprès de vous.

THÉÂTRES.

A la demande de MM. les abonnés du Grand-Théâtre, Holtzem devait faire un quatrième début, jeudi dernier, dans la *Juive*. Ce début n'a pas eu lieu. Pourquoi?.. Qu'on le sache : le public lyonnais est pour Holtzem et désire que justice lui soit rendue.

Nous recevons au dernier moment une lettre de M. Méra, que nous publierons dans notre prochain numéro.

Correspondance à huitaine.

Le gérant, S. CHARNAL.